

LE BOUQUET

Il en fit un bouquet, qu'il plaça dans un vase,
En vieux chêne bleuâtre, à gros flancs rebondis,
Puis, il s'assit rêveur, le regardant en face,
Ce cher débris, restant des jours évanouis....

C'étaient des boutons blancs d'orangers et de roses,
Desséchés et bien morts. Au fond de son tiroir,
Il les avait trouvés, parmi beaucoup de choses,
Que son œil sans pleurer ne pouvait pas revoir.]

Il l'avait envoyé pour le jour de sa fête.
Tout parfumé d'amour, de souhaits et de vœux.
Mais triste, la fillette avait baissé la tête,
Pour lui cacher les pleurs qui roulaient de ses yeux

C'est qu'un mal sans espoir consume sa poitrine.
Au pays du soleil on l'a conduite en vain,
Respirer les senteurs de la brise marine :
La pauvre enfant était morte le lendemain !....

J. B. Ratinon

Bruxelles (Belgique), 1891.

TENDRESSE MATERNELLE

Dédié à L. F. G. r. rd

La grâce infinie a des bras magnanimes,
Et quiconque y revient n'est jamais rejeté.
DANTE, trad. L. Ratisbonne.



COMMENT se fait-il que nous, jeunes gens, arrivés à l'âge de l'adolescence, nous avons hâte de nous dégager des liens qui nous attachent au foyer domestique pour errer souvent en bohème au centre de quelque ville lointaine où inconnus et délaissés, nous ne tardons pas à déplorer et notre jeunesse

qui se passe et le bonheur que nous ne connaissons plus.

Ce n'est qu'après une expérience amère que nous reconnaissons que les jours les plus heureux, les plus tranquilles de la vie, avaient été passés sous la tutelle de notre mère, sous les doux regards de celle que nous apprenons enfin à aimer comme elle le mérite. Heureux est on alors si, après avoir goûté comme le Dante "du pain amer de l'étranger," l'on peut retourner à la demeure paternelle, certain d'y trouver l'amour et la tendresse que le cœur d'une mère peut seul renfermer.

Ah ! chers lecteurs ! que c'est triste une vie où n'entre aucune voix sympathique ! où nulle parole amie ne se fait entendre ! Et ce n'est souvent que dans la tristesse, dans le malheur que nous levons le cœur vers celle qui nous a bercés dans l'enfance, que nous l'appelons de nous venir en aide...

Mais voici que je prône la morale au lieu de vous conter mon histoire.

C'est que je ne pouvais pas séparer l'une de l'autre ; elles vont toujours ensemble.

Parfois, c'est le seul moyen de faire entendre la vérité.

* *

Après le renversement de Louis Philippe en 1848, quelques survivants de l'ancienne noblesse française, croyant que c'en était fini de la royauté, et voulant à tout prix conserver leurs biens, concurrent l'idée de s'expatrier, pour quelques années du moins. Quelques uns vinrent établir leurs pénates sur les rivages hospitaliers de l'Amérique du Nord, soit aux Etats-Unis, soit encore au Canada. Parmi ces derniers se trouva le comte le Tellier de St-Denys qui, après un séjour de quelques mois à la Nouvelle-Orléans, vint se fixer définitivement à Montréal.

Il avait épousé la fille unique de Léon Esterres de Beaumont, de haute naissance comme lui, et qui avait été le compagnon d'armes et l'ami de son père. Aussi, bien doué sous le rapport de la fortune, avec une jeune femme dont la beauté et la grâce ravissaient une personne à première vue, il

ne fut pas longtemps avant d'obtenir l'entrée de la société montréalaise, moins nombreuse peut être, mais plus distinguée que celle d'aujourd'hui. C'était alors l'aristocratie de naissance et de talent.

Il était encore au printemps de la vie, quand la mort, faucheur impitoyable, vint l'enlever à sa petite famille.

Le ciel avait béni son mariage : deux enfants restaient pour consoler la mère. L'aîné, Gustave, n'avait que six ans ; mais, déjà il comprenait sa perte. Robert était encore trop jeune ; mais ils étaient tous deux de caractères opposés.

Avant longtemps, madame St-Denys voyait arriver de nombreux aspirants à sa main, les uns alléchés par sa richesse, les autres éblouis par sa beauté ; elle refusa même de les entendre, préférant se dévouer exclusivement à l'éducation de ses enfants, en qui elle trouva toute sa consolation.

Quand l'âge leur permettait de se livrer aux études sérieuses, elle leur donna des professeurs dont la sagesse et l'érudition étaient bien connues. C'est ainsi qu'elle ne s'arrêtait à rien pour les rendre plus tard utile à eux mêmes, à leurs amis et à leur pays. C'est assez dire qu'ils se faisaient aimer de tout le monde et que leurs succès furent rapides.

Gustave, l'aîné, sut le premier reconnaître le dévouement de sa mère et les sacrifices qu'elle s'était imposés pour son frère et lui. Aussi lui en témoigna-t-il sa reconnaissance par les soins qu'il apportait à remplir ses volontés et par la tendresse qu'il montrait à prévoir ses moindres désirs. Et chaque jour il la chérissait davantage.

Robert, de quelques années plus jeune que son frère qu'il surpassait en talent, avait l'esprit fier et vif. Il ne se soumettait point de bonne grâce à la restriction maternelle et ses professeurs se voyaient parfois obligés de le rappeler dans l'ordre. Alors sa colère ne se contenait plus. Sa mère qui ne connaissait que trop où pouvaient conduire ces élans de passions faisait tout en son pouvoir pour l'engager à les maîtriser. Mais c'était peine inutile.

Quelquefois pris en flagrant délit d'une faute il se défendait en citant la liberté de ses amis de faire ce qu'ils voulaient et d'aller où bon leur semblait.

Alors la mère de lui répondre :

"Ah ! mon fils, garde-t-en bien de suivre le mauvais exemple de tes jeunes amis. Essaie plutôt à imiter la douceur de ton frère ; tu sauras assez tôt l'abîme qui te menace si tu ne mets pas un frein à tes passions."

Et Robert de regretter ce qu'il avait fait et de lui demander pardon : ce qui fut accordé aussitôt, car, au fond, il était d'un bon naturel.

Mais quelques jours après tout était oublié et la même scène se répétait.

On conçoit bien que ce n'était pas sans de vives craintes que madame St-Denys voyait arriver le temps où ses enfants, et Robert en particulier, devaient entrer en possession de leur héritage.

Gustave, dès qu'il se vit maître de ses biens, eut garde de ne pas manquer aux conseils que sa mère lui avait inculqués dans sa jeunesse. Homme, il lui montra la soumission de l'enfance. Et quand vint le moment de se choisir une compagne, il en rechercha non pas tant pour la beauté que pour la vertu.

* *

Le jour tant désiré arrive enfin pour Robert. Il est libre d'agir à sa guise ; le voilà, enfin, affranchi du joug maternel. Il ne sait pas que ce joug est toujours le plus doux à supporter pour l'homme.

Oh, non ! pas lui.

Tout son savoir se résume à ce qu'il est homme, — si c'est s'appeler ainsi que de toucher sa majorité.

Mais, d'ailleurs, à cet âge nous lui ressemblons tous sous le même rapport.

A peine se trouve-t-il en possession de son héritage qu'il se décide à voyager.

C'était en vain que sa mère, en pleurs, le pria de remettre son projet, que son frère le conjurait au nom de l'amour filial de ne pas y penser. Prières, supplications, l'offre même d'une liaison désirable, tout fut inutile.

"N'était-il pas son propre maître ?" leur disait-il. Aussi, devant cet esprit entêté il fallait céder.

Il partit donc avec deux compagnons dont les conseils perfides l'avaient engagé dans cette voie.

Il dirigea ses pas d'abord au Gotham moderne, à New-York, mais n'y séjourna pas longtemps.

Quelques semaines après, madame St-Denys reçut des nouvelles lui annonçant le départ de son fils pour Paris.

Elle s'était flattée jusqu'alors qu'il n'aurait pas tardé d'écouter sa conscience qui lui reprochait sa conduite et qu'il serait revenu aussitôt se jeter dans ses bras. Mais hélas ! c'était un vain espoir. La seule consolation qui lui restait alors c'était Gustave, dont la Providence avait béni le mariage. Deux enfants étaient venus rapporter la joie à cette famille attristée. A leur milieu, elle retrouvait l'amour et la tendresse qu'elle avait attendues en vain de son fils égaré.

* *

Il y a près d'une quinzaine d'années, une épidémie terrible se déclarait à Montréal ; la grande métropole se vit bientôt jetée dans le plus grand émoi. De toutes parts la mort fauchait ses victimes et semait la terreur. Les bonnes religieuses qui vauquaient aux besoins des malades frappés de la peste, ne pouvant pas suffire en même temps au soulagement des pauvres et des faibles, quelques dames de la haute société leur vinrent en aide.

Madame St-Denys en fut une des plus zélées.

Les années n'avaient pas refroidi son cœur maternel, quoi qu'elles avaient semé des fils d'argent dans ses tresses abondantes et que sa figure portait les traces des nombreuses veilles passées à pleurer son enfant prodigue, à demander au Dieu de miséricorde de le lui rendre.

Pendant tout ce temps elle n'avait pas reçu de ses nouvelles ; pourtant elle ne cessait de penser à son fils errant.

Ce que c'est que l'amour d'une mère !

Gustave avait essayé avec instances de détourner sa mère de son projet charitable, craignant, peut-être, que ses forces ne lui permettraient pas de s'y livrer sans danger. Mais madame St-Denys, qui ne s'effrayait nullement ni de la peste ni de la mort qu'elle voyait planer partout, n'y vit que de nouveaux sacrifices à s'imposer, qu'une commande du Maître à secourir les pauvres et les malades.

Chaque matin, donc, avec une seule servante, elle partait en ses visites de charité, finissant toujours à l'hôpital ou les bonnes dames se rencontraient.

Un jour, madame St-Denys était arrivée à l'hôpital plus tôt que de coutume. Poussée par un sentiment étrange, où se mêlaient la compassion et l'anxiété, elle entra dans une des salles des malades. En passant près d'un des lits temporaires, elle entend pousser un soupir.

Elle s'arrête.

Le soupir se répète, puis une faible voix appelant quelqu'un.

Cette voix, il lui semble la reconnaître.

Elle s'approche de l'humble couche.

Mais, grand Dieu ! que voit elle ?...

Elle reconnaît dans le malade atténué par la misère et miné par la maladie, son fils, Robert, qu'elle avait tant pleuré.

Oui, c'était bien son fils qui lui était rendu. Mais qu'il était changé !

Il semblait dormir ; aussi, se penchant tout doucement, elle l'embrasse au front.

Le malade ouvrit les yeux ; puis d'une voix surprise, où se mêlaient la joie et la honte : "Ma mère !" s'écria-t-il. Et les larmes de lui couler des yeux.

C'en était assez.

Le cœur de la mère ne put plus se contenir ; se jetant sur son enfant, elle l'embrasse et lui baigne le visage de larmes de joie.

Dans cet instant le passé fut oublié.

Elle ne pensait plus qu'au pauvre malade qui gisait sur l'humble lit : et ce malade était Robert.

Dieu avait enfin exaucé ses prières, ses pleurs, ses sacrifices.

Et Robert ? N'ayant pas le courage de la regarder, il pleurait à chaudes larmes.